



HAL
open science

Identité hors territoire. Les élites espagnoles exilées en France sous la dictature de Primo de Rivera (1923-1930)

Elvire Diaz

► To cite this version:

Elvire Diaz. Identité hors territoire. Les élites espagnoles exilées en France sous la dictature de Primo de Rivera (1923-1930). Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain. Cahiers du MIMMOC, 2006, Identité et territoire - 1, 2-2006, 10.4000/mimmoc.215 . hal-02061937

HAL Id: hal-02061937

<https://hal.science/hal-02061937>

Submitted on 28 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Identité hors territoire. Les élites espagnoles exilées en France sous la dictature de Primo de Rivera (1923-1930)

Elvire Diaz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/215>

DOI : 10.4000/mimmoc.215

ISSN : 1951-6789

Éditeur

Université de Poitiers

Référence électronique

Elvire Diaz, « Identité hors territoire. Les élites espagnoles exilées en France sous la dictature de Primo de Rivera (1923-1930) », *Les Cahiers du MIMMOC* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 10 septembre 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/215> ; DOI : 10.4000/mimmoc.215

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain – Cahiers du MIMMOC est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Identité hors territoire. Les élites espagnoles exilées en France sous la dictature de Primo de Rivera (1923-1930)

Elvire Diaz

- 1 Le territoire étant un point d'ancrage de l'identité individuelle et nationale, nous verrons dans ce travail si hors territoire, il peut y avoir préservation de l'identité, individuelle, collective, nationale, débouchant sur une dé-territorialisation, au sens défini par Gilles Deleuze. Notre objet d'étude portera sur le cas d'une micro-société hors territoire, les élites intellectuelles espagnoles exilées en France sous la dictature du Général Miguel Primo de Rivera (1923-1930).
- 2 Le général Miguel Primo de Rivera (1870-1930), capitaine général de Catalogne depuis 1922, fait un coup d'Etat le 13 septembre 1923, reconnu par le roi Alphonse XIII (1886-1941). Il lance un Manifeste¹ le 13 septembre dans lequel il énumère les causes de la décadence espagnole et cite les responsables, accusant notamment le ministre libéral, Santiago Alba. Sa dictature va durer 6 ans et 4 mois (1923-1930), prenant la forme d'abord d'un Directoire militaire puis civil. Il se retire le 30 janvier 1930 et meurt peu après, en mars, à Paris. Primo de Rivera suspendit les garanties constitutionnelles qui avaient été proclamées par la Monarchie le 30 juin 1876, édicta des décrets de censure de la presse, alors que lui-même se mettait à publier des articles, des notes, dans *La Nación*, organe officiel du parti *Unión Patriótica* qu'il venait de créer en 1924. Il s'opposa au régionalisme catalan et à l'émergence du Parti communiste (créé en 1920), ferma l'Ateneo, haut lieu du libéralisme, suite à un manifeste de cent soixante-dix intellectuels publié en mai 1926². Durant la dictature, le pays connut plusieurs tentatives de soulèvement (la *sanjuanada* du 26 juin 1926, à Valence en janvier 1929, le soulèvement républicain de García et Galán à Jaca en décembre 1930) qui débouchèrent sur l'avènement de la Seconde République en avril 1931.

- 3 Primo de Rivera fut rapidement caricaturé et critiqué au théâtre, dans la presse et la littérature, pour sa vie dissolue, son goût pour la boisson, ses excès et ses velléités journalistiques. On peut renvoyer à la pièce *La hija del capitán* (sur la vie dissolue d'un général fantoche) de 1927 de Valle Inclán et à son roman *Tirano Banderas* de 1926 (qui lança le type littéraire du dictateur en Amérique latine), à la revue humoristique *Gutiérrez* (1927-1934) qui publia, sous couvert de jeux, des hymnes satiriques à partir de calembours sur le nom de Primo : « En la ribera hay un primo [un imbécile]... » (n° de juin-juillet 1927), puis après la dictature, un feuilleton parodique sur le régime intitulé « Los siete años de Ecija » du journaliste Menda, publié entre octobre 1930 et mai 1931 (n° 177-182) et des caricatures célébrant la fin de la censure préalable, baptisée doña Anastasia.

La colonie espagnole en France

- 4 Dans les années 20, on dénombrait environ 350000 Espagnols en France. Parmi les vagues successives d'émigration du XX^e, celle résultant du coup d'état du général Miguel Primo de Rivera et de sa dictature est moins connue car elle concerna une minorité numérique, une élite sociale et politique. Elle toucha des hommes politiques : Santiago Alba, ministre libéral d'Alphonse XIII, José Sánchez Guerra et l'ancien sénateur José Manteca, des écrivains comme Miguel de Unamuno, Vicente Blasco Ibáñez, des journalistes comme Eduardo Ortega y Gasset (frère du philosophe José Ortega) ou encore Carlos Esplá, enfin des militaires, comme le général Eduardo López Ochoa.
- 5 Depuis leur lieu d'exil, les Espagnols s'intéressent activement à l'actualité de leur pays. Par exemple, en 1927, ils militent pour faire sortir de prison des militants libertaires clandestins comme Buenaventura Durruti, Francisco Ascaso et Jover, ou pour défendre Francesc Maciá (1859-1933), fondateur en 1922 du parti séparatiste radical *Estat Catalá*, accusé en France d'y avoir ourdi un putsch contre la dictature³.
- 6 Nous nous appuyons sur des ouvrages des années 20-30, de témoins et acteurs de cet exil, notamment le livre du journaliste, éditeur, Artemio Precioso Ugarte (1891-1945), *Españoles en el destierro. La vida en Francia de Santiago Alba, Blasco Ibáñez, Sánchez Guerra, Unamuno, E. Ortega y Gasset, Carlos Esplá, López Ochoa, Manteca* (1930)⁴, qui contient des portraits, des biographies, des souvenirs et de la correspondance entre Precioso et les exilés, et tout leur entourage. Nous compléterons avec l'ouvrage de Carlos Esplá, au titre très proche : *Unamuno, Blasco Ibáñez y Sánchez Guerra en París* (Buenos Aires, 1940) et d'autres livres qui généralement sont des pamphlets contre la Dictature et décrivent les démêlés des opposants comme ceux de Eduardo Ortega y Gasset, *La verdad de la dictadura* (1925), de Santiago Alba, *La dictature* (Préface de Francesco Nitti, Librairie Valois, 1930) et du Général Eduardo López Ochoa, *De la dictadura a la república* (1930).
- 7 Ces personnalités d'origines politiques différentes sont réunies pour leur opposition à la dictature : leur identité idéologique, militante, leur rôle dans l'arrivée de la Seconde République (avril 1931). L'étude des exilés, de leur entourage et de leurs visiteurs, permet de définir les traits d'une identité espagnole en relation à un territoire (l'Espagne mais aussi la France), de voir s'il y a dé-territorialisation, d'étudier les différences avec leurs compatriotes et avec les Français. Comment s'exprime leur identité espagnole, leur identité personnelle ? le rapport au territoire ? leur vision de la France ?

- 8 La colonie espagnole compte plusieurs journalistes dont Artemio Precioso Ugarte⁵, correspondant de presse à Paris. Precioso qui fait plusieurs séjours entre 1923 et 30 et s'installe en France en 1929. Après des études juridiques, devenu auteur de nouvelles, de romans et éditeur, il fonde Editorial Atlántida et dirige des revues hebdomadaires, *La novela de hoy* (1922), *Muchas Gracias* (1924), *La Novela de noche* (1924). Il édite certaines des personnalités dont il retrace l'exil dans son livre, comme les romanciers Blasco Ibañez, Rafael Sánchez Guerra (fils de José Sánchez Guerra). A Paris, suivi par la police française à la demande de l'Ambassadeur d'Espagne à Paris, Quiñones de León, il est pris pour un conspirateur qui aide Sánchez Guerra.
- 9 Precioso est un témoin. Il a côtoyé ces personnalités, dont il est un enthousiaste admirateur. Dans l'introduction de son livre, Precioso montre toute sa subjectivité tout en définissant les objectifs de son ouvrage. Il l'a structuré en huit chapitres, chacun consacré à une personnalité dont il propose le portrait, des souvenirs, des aspects biographiques, des fragments de dialogues, de lettres ou de discours. L'ouvrage qui nous introduit dans la micro-histoire présente un aspect vague, un peu général, et un certain déséquilibre entre les chapitres (de 6 pages à 100 pages, par exemple selon la personnalité présentée), Santiago Alba (100 pages) et Sánchez Guerra (96 pages), se taillant la part du lion, suivis de Blasco Ibañez (50 pages).
- 10 Eduardo Ortega y Gasset (1882-1955) dirige quant à lui, depuis Bayonne, la publication clandestine *Hojas libres*, qu'Artemio Precioso qualifie de « forteresse d'où l'on tire à boulets sur la Dictature » (283). Il est également l'auteur de *La verdad de la dictadura* (Paris, Juan Durán, 1925) et du prologue du livre du général Eduardo López Ochoa, *De la dictadura a la república* (1930). Il travaille avec Unamuno à Hendaye où il compte s'installer mais doit partir, expulsé et sommé de s'installer au nord de la Loire, à la demande de l'ambassadeur, Quiñones de León. Il traverse la France, avec une banderole collée sur sa voiture qui dénonce l'obligation qui lui est faite de quitter le Pays Basque français.
- 11 Le jeune journaliste, Carlos Esplá Rizo (1895-1971), en exil à Mexico depuis 1939, qui deviendra homme politique sous la république, dirige des journaux anti-primoriveristes. Secrétaire du romancier Blasco Ibañez et ami de son fils, il participe à la tentative de soulèvement de Valence contre la dictature avec Sánchez Guerra, puis rentre à Paris. Quiñones de León veut l'expulser mais le Parlement s'y oppose, suite à l'intervention de l'Association de la presse. Signalons qu'Esplá est l'auteur du volume *Unamuno, Blasco Ibañez y Sánchez Guerra en París* (Buenos Aires, 1940, réédité en 2002).
- 12 Outre des journalistes, la colonie espagnole compte des politiques (ministres, députés ou sénateurs) et des militaires. Le ministre décrié par Primo de Rivera, Santiago Alba (1872-1949), s'exila à 51 ans. Avocat et plusieurs fois ministre libéral avant la dictature, anticlérical et régénérationniste, il s'intéresse à l'identité espagnole. On lui doit la traduction en 1904 de *En quoi consiste la supériorité des anglo-saxons ?* du sociologue Edmond Demolins (1900) et il est l'auteur de *L'Espagne et la dictature. Bilan. Prévisions* (Paris, 1930). Alba est accusé par Primo de corruption : celui-ci lui fait un procès et fait saisir ses biens, le citant nommément dans le Manifeste du 13 septembre 1923. Installé à l'hôtel Claridge à Paris pendant six ans, Alba critique depuis la France la « decadencia » espagnole. Il reste informé de la situation dans son pays, attend sa réhabilitation et se prépare à défendre sa cause et à rentrer en Espagne, même s'il reconnaît se trouver très bien en France où il exerce son métier d'avocat.

- 13 Le ministre José Sánchez Guerra (1859-1935) s'exile en 1926 à l'âge de 67 ans à Paris où il vécut au Cayre's Hotel. Lui aussi, plusieurs fois ministre (de la Guerre, de l'Intérieur), il avait présidé le gouvernement de novembre à décembre 1922. Chef du parti conservateur, il est un ardent défenseur du Pouvoir civil, de la monarchie parlementaire et de la constitution de 1876. Il s'opposa à Primo de Rivera suite à la proposition de ce dernier de créer une Asssemblée consultative unique qui selon Sánchez Guerra mettrait fin aux Cortes et à la monarchie constitutionnelle (la loi fut votée en septembre 1927). Après une lettre au roi lui demandant de ne pas accepter cette institution, il s'expatrie volontairement en 1926. Il fut rappelé par Primo en 1930 mais il était trop tard pour sauver la monarchie.
- 14 Il décide de s'expatrier volontairement, par devoir. Sánchez Guerra reste presque un an à Paris, à l'hôtel (septembre 26-septembre 27). Il donne deux articles mensuels à ABC sur sa vie parisienne. Il rencontre des personnalités politiques opposées comme Blasco Ibañez, le grand romancier naturaliste, républicain, Angel Pestaña dirigeant de la CNT ou Juan Pujol, futur directeur de la presse de Franco. A la mort de Blasco, il se rend à l'hommage organisé par *Le Journal*, et en 1929 retourne à Menton pour, officiellement, commémorer le premier anniversaire de la mort de Blasco. En réalité, il rejoint Valence d'où il lance un mouvement antidictatorial en janvier 1929 qui échoue. Il est arrêté, mais il est relaxé par un tribunal militaire.
- 15 En juillet 1926, le sénateur José Manteca, avocat de formation et homme d'affaires, de tendance albiste, qui a participé à la *sanjuanada* (24/6/26), passe clandestinement en France où il partage l'exil de Sánchez Guerra et d'Alba à Paris.
- 16 Un militaire, le général Eduardo López Ochoa (1877-1936), qui aida Primo de Rivera à instaurer la dictature puis s'y opposa, est arrêté le 12 septembre 1928, puis parvient à rejoindre Bruxelles. Son livre sur ses démêlés avec la dictature (*De la dictadura a la república*, prologue d'Ed. Ortega y Gasset, Madrid, 1930) est une mine d'informations.
- 17 Deux écrivains, intellectuels célèbres, font partie de ces exilés : le romancier naturaliste, Vicente Blasco Ibañez et le philosophe Miguel de Unamuno.
- 18 Depuis 1922, Blasco Ibañez (1867-1928) vit en France, à Menton. Ce républicain virulent est député et romancier prolifique. Très riche, il est connu pour l'adaptation au cinéma de son roman *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* (1922). Blasco Ibañez est publié dans la *Novela de hoy* d'Artemio Precioso, qui devient son représentant, se charge de la promotion de ses livres et de ses intérêts politiques et financiers, Blasco ne pouvant avoir de biens en Espagne (il utilise le compte de son épouse).
- 19 Hostile à Mussolini, il déplore le petit nombre d'exilés espagnols opposés à Primo de Rivera, comparé à la quantité d'Italiens antifascistes en exil. Il rédige un manifeste contre le roi : *Alphonse XIII démasqué : la terreur militariste en Espagne* (Paris, Flammarion, 1924). Blasco Ibañez devait être à la tête d'un mouvement républicain antidictatorial mais il meurt en 1928. C'est avec le prétexte de célébrer en 1929 à Menton le premier anniversaire de sa mort que le soulèvement de Valence est lancé.
- 20 Blasco Ibañez estime servir l'Espagne en étant écrivain : « fuera de España no hay política ; todos somos españoles » (212⁶). Il met en avant les apports de l'étranger (213) tout en critiquant son pays (212-215). Il est fier des écrivains et de la production littéraire espagnole, dont la part, rapportée à la population de 22 millions, lui paraît élevée. Quelques jours avant sa mort, Blasco passe deux mois à Paris au Claridge où il reçoit le journaliste Carlos Esplá, le jeune professeur républicain, Luis Jiménez de Asúa, García

Prieto, le Marquis d'Alhucemas et l'écrivain français Henri Duvernois. Il participa également à une réception en présence d'Edouard Herriot.

- 21 L'écrivain et professeur Miguel de Unamuno (1864-1936), est d'abord destitué et banni aux Canaries (à Fuerteventura), d'où il s'évade pour aller à Paris puis préfère s'installer pendant presque cinq ans à Hendaye, à l'hôtel (de M. Broca), avec des voyages à Paris. Il y donne des conférences, par exemple au Club du Faubourg où, maniant ses éternels paradoxes, il affirme qu'il n'est pas républicain et que tout gouvernement est acceptable sauf si les personnes à sa tête sont stupides. Il fréquente le café « des Espagnols », recréant ses coutumières « tertulias » (discussions) à La Rotonde. Il reste peu de temps à Paris, préférant « sa terre », le Pays Basque, français dans ce cas. Il a écrit peu pendant son exil, vivant des revenus des traductions de ses ouvrages, car il ne veut pas publier dans des revues en Espagne. Artemio Precioso qui voulut publier dans *Estampa* des chroniques sur les exilés dut, pour cause de censure, taire la situation d'Unamuno et de Sánchez Guerra. Opposant vigoureux de Primo de Rivera, Unamuno réussit à séjourner à Hendaye, malgré la volonté du dictateur de l'éloigner de la frontière espagnole, grâce aux autorités françaises qui, pour éviter une mauvaise publicité, n'accédèrent pas à la demande espagnole.

Identité / Territoire

- 22 Il ressort de la lecture des ouvrages cités dans notre corpus que le choix de la France est significatif. De toute évidence, ce choix répond à un souci de proximité géographique qui signifie situation provisoire. C'est également un choix historique. Ces exilés recherchent un territoire qui corresponde à leurs aspirations démocratiques. En outre, ils choisissent généralement de résider à Paris, où leur identité professionnelle et sociale peut s'exprimer. Paris, est un lieu de passage obligé, décrit comme un centre culturel incontournable : « Paris gagne notre esprit peu à peu et finit par nous conquérir complètement » (101-102).
- 23 Même, le « vieux » Sánchez Guerra, âgé de 67 ans, « mène une vie de jeune journaliste à Paris ». Dans ses articles, il découvre la capitale avec un enthousiasme de néophyte et divague sur des thèmes littéraires ». Il publie à cet effet des chroniques parisiennes dans *ABC* (111-112). Seuls Blasco Ibáñez et Unamuno, répondant à leur identité régionale, choisissent un lieu similaire à leur pays d'origine : le Pays Basque (même français !), pour Unamuno et Menton et Nice au climat proche de celui de Valence, pour Blasco qui conseille à ses amis de s'installer à Nice « sucursal de París » (199).
- 24 Le deuxième point que l'on remarque est le fait que les exilés s'installent à l'hôtel. Ce « non territoire », cet espace non marqué, qui répond à des critères pragmatiques, traduit une situation provisoire et l'espoir d'un retour assez rapide. On pourrait en déduire que ces personnalités transportent avec elles leur identité, en dé-territorialisation, c'est-à-dire sans besoin de s'installer.
- 25 Ils forment une colonie solidaire, qui se mélange, et sont réunis par leur opposition à Primo de Rivera, comme le dit Blasco : « hors d'Espagne, il n'y pas de politique, nous sommes tous espagnols »⁷ (212).
- 26 Ainsi, Sánchez Guerra, monarchiste, chef du Parti conservateur et ancien chef du gouvernement de Primo de Rivera, rencontre le républicain Blasco, le chef de la gauche

- libérale Santiago Alba, Angel Pestaña dirigeant de la CNT. Ceux qui jadis passaient pour des ennemis irréconciliables se retrouvent ensemble contre le dictateur (128-129).
- 27 Mais Blasco compare la colonie espagnole antidictatoriale à celle des Italiens anti-mussoliniens : « la situation est honteuse. Combien d'exilés célèbres y a-t-il à Paris ? On peut les compter sur les doigts d'une main : Alba, Sánchez Guerra, Unamuno, Ortega..., moi. Savez-vous combien il y a d'exilés italiens en France ? Des milliers, des milliers... Une légion de politiques, une autre de professeurs, une autre de journalistes, une autre d'écrivains, une autre de soldats... Là-bas, en Espagne, tout le monde supporte la situation et se résigne »⁸ (249). Blasco critique l'Italie actuelle à cause de Mussolini : « la tiranía actual » (201-203).
- 28 La vie quotidienne est marquée par les activités normales en adéquation avec le statut ou la profession, ce qui confirme l'idée d'une identité et d'une dé-territorialisation.
- 29 Le « militantisme » s'exprime de multiples façons. Les exilés reçoivent beaucoup de visiteurs, généralement des républicains. Ils représentent l'autre Espagne et pour les Espagnols de passage, leur rendre visite est présenté comme un devoir : « me trouvant à Paris, j'ai cru que c'était mon devoir d'Espagnol que de venir vous voir » (106).
- 30 Ils donnent des conférences (c'est le cas d'Unamuno, de Juan Pujol à la Sorbonne, 133), se retrouvent dans des cafés littéraires, comme La Rotonde, lieu de sociabilité de la colonie espagnole. Ils publient en France, en Espagne et à l'étranger, parfois clandestinement comme les *Hojas libres* d'Ortega y Gasset. Leurs ouvrages sont critiques, comme ceux de Blasco Ibañez, *Alphonse XIII démasqué : la terreur militariste en Espagne* (Paris, 1924), d'Eduardo Ortega y Gasset, *La verdad de la dictadura* (1925), Alba publie ses propres diatribes dans le journal de Buenos Aires *La Nación* et son essai *La dictature* (Préface de Francesco Nitti, Librairie Valois, 1930). Le général Eduardo López Ochoa publie *De la dictadura a la república* (avec un prologue d'Ed. Ortega y Gasset, Madrid, 1930). Carlos Esplá livre un *Unamuno, Blasco Ibañez y Sánchez Guerra en París* (Buenos Aires, 1940). Leurs proches publient aussi, comme le fils de Sánchez Guerra, Rafael, qui publie *El movimiento revolucionario de Valencia* (1930).
- 31 De fait, Sánchez Guerra, Esplá, Blasco préparent le renversement du régime. Blasco incite Sánchez Guerra à rédiger un manifeste : « je crois que le temps est venu d'adresser un manifeste au pays, un manifeste dont vous seriez le premier signataire et moi le dernier. Signeraient également Alba, Unamuno, Villanueva et les autres personnalités importantes [...] on réclamerait la convocation d'une assemblée constituante, par laquelle le pays se déclarerait en faveur de la république ou de la monarchie... »⁹ (130). Mais le soulèvement, préparé dans le secret, de Valence de janvier 29 échoue et Guerra est emprisonné (144-146).
- 32 L'exil conforte leur identité politique et leur intérêt pour la politique. Precioso signale que paradoxalement la Dictature a eu des aspects positifs, en permettant la prise de conscience de l'identité espagnole et le contact entre des personnalités aux idées opposées. Le fait de sortir d'Espagne permet de connaître l'image du pays à l'étranger : « Nous le savons bien, nous qui avons quitté l'Espagne pour vivre à l'étranger »¹⁰ (15-16). Ou encore : « Alba avait besoin du coup d'Etat pour être purifié, pour que sa véritable personnalité resplendisse. Alba en a tiré profit pour vivre à l'étranger, pour vivre en Europe, condition qui devrait être obligatoire pour tout gouvernant bien que jamais on ne doive perdre le contact avec les réalités nationales »¹¹ (21-22).

- 33 La Dictature a ravivé leur militantisme et leur a fait prendre conscience de ce que critiquer avec virulence la « vieille » politique (comme l'avait fait le philosophe José Ortega) a amené la situation qu'il connaissent : « L'aversion que le pays, parfois injustement, éprouvait envers la politique et les politiciens ne pouvait être guérie que par un trop plein de violences, d'immoralités, d'abus, de tyrannie cupide »¹² (22). Precioso nous dit même que « Primo [...] a obtenu une chose pour le pays que les politiciens eux-mêmes ne pouvaient obtenir : la sanctification de la politique espagnole, qui peut servir de modèle en Europe » (22-23) et même : « la Dictature [...] pourrait être le début de la régénération »¹³ (129). Le républicanisme serait redevable à Primo de Rivera : Precioso dit qu'on est tenté de devenir républicain en réaction aux injustices, aux persécutions et au pharisaïsme (235).
- 34 S'intéressant à l'identité nationale, les exilés mettent en avant deux aspects complémentaires : les apports de l'étranger comme expérience nécessaire aux politiques (22, 213) et les critiques adressées à l'Espagne, la dénonciation des maux du pays. Ces thèmes sont ceux des « régénérationnistes » du début du XX^e siècle.
- 35 Pour Precioso, le manque de conscience politique est responsable des crises espagnoles : « l'aversion contre les politiques a été nocive et a amené la Dictature » (22). De plus : « dans aucun pays on ne manque, même parmi les professionnels, de sens politique comme en Espagne » (107).
- 36 Alba s'intéresse à la question nationale, à la spécificité espagnole. Lui qui a traduit en 1904, *En quoi consiste la supériorité des anglo-saxons ?* d'Edmond Demolins, suit les idées de régénération, notamment celles de Joaquín Costa, dénonce l'ignorance et défend l'éducation et le parlementarisme (35, 47 et 67). Alba prétend se trouver très à l'aise, loin des problèmes espagnols : « chaque jour plus à l'aise, éloigné des pages espagnoles de la décadence et sans désir de retourner me mêler de ses épisodes ingrats »¹⁴ (63). Pourtant, Alba prépare son retour et sa réhabilitation : « Il faut prendre soin de soi, être en bonne santé pour que l'heure de la justice nous trouve prêts. Si j'avais faibli comme vous [...], en ce moment, qu'en serait-il de moi ? »¹⁵ (67). Precioso donne ce portrait d'Alba : « maintenant à Paris, supportant imperturbable et souriant une émigration volontaire qui dure depuis plus de six années »¹⁶ (41).
- 37 Pour Blasco, cette décadence est à relativiser puisqu'il ressent de la fierté en constatant la richesse de la littérature espagnole (213-215).
- 38 La vision de la France par ces exilés est duelle. Nous l'avons vu, Paris est « la » ville culturelle : « no ha dejado [Alba] de ver un espectáculo, ni ha dejado de oír una conferencia », sa civilisation, sa tolérance, ses beautés sont mises en avant (105-106,137). En outre, Precioso dit de Paris qu'on y travaille, qu'on s'y lève tôt, corrigeant ainsi un cliché : « En París, contra lo que creen mucho españoles que no han estado aquí o que suelen venir a divertirse unos días de vez en cuando, la gente madruga mucho, trabaja de firme y se acuesta temprano » (105).
- 39 Malgré les aléas du séjour en France, le fait d'être suivi par la police (Precioso) et les rapports difficiles avec l'ambassadeur d'Espagne à Paris, à la botte du dictateur (167-169), l'affection pour la France est évidente (142, 155). Les rapports sont parfois ambivalents : si les autorités suivent les demandes de l'ambassadeur et éloignent parfois de la frontière les exilés et les surveillent, les Français – des politiques, des journalistes – les soutiennent.

Conclusion

- 40 Exil volontaire pour certains (Sánchez Guerra) ou obligatoire (pour Alba, Unamuno), pour tous c'est un devoir, comme l'explique Sánchez Guerra : « à Paris, il obéissait à son devoir de politicien constitutionnel et parlementaire et si le devoir était une obligation alors il ne se trouvait pas là par choix »¹⁷ (108, 136). Il est une garantie de leur liberté mais aussi de leur survie et de leur indépendance pour critiquer, faire acte d'opposition, de multiples manières. C'est ce que dit Blasco Ibáñez, convaincu de servir l'Espagne en écrivant ses romans¹⁸ (210). Les exilés expriment leur identité hors territoire, la préservent, confortent leur vision de l'Espagne, défendent leur vision politique et leur conscience nationale en l'enrichissant de l'expérience étrangère.

BIBLIOGRAPHIE

- Santiago Alba, *L'Espagne et la dictature. Bilan. Prévisions. Organisation de l'avenir*, Paris, (Préface de Francesco Nitti) Librairie Valois, 1930
- Santiago Alba, Traduction en 1904 de *En quoi consiste la supériorité des anglo-saxons ?* d'Edmond Demolins (1900)
- Paul Aubert, *Les intellectuels espagnols et la politique dans le premier tiers du XX^e siècle*, thèse d'état, Bordeaux, 1996.
- Vicente Blasco Ibáñez, *Alphonse XIII démasqué : la terreur militariste en Espagne*, Paris, Flammarion, 1924
- Elvire Diaz, « Humour et politique. Gutiérrez (1927-1934) et l'actualité des années trente », *Bulletin d'Histoire contemporaine de l'Espagne*, n° 25, Juin 1997, p. 283-296
- Carlos Esplá, *Unamuno, Blasco Ibáñez y Sánchez Guerra en París*, Buenos Aires, 1940 (réédité en 2002)
- Antonio Fernández García, et al., *Documentos de historia contemporánea de España*, Madrid, Ed. Actas, 1996, p. 401-429
- Eduardo González Calleja, *La España de Primo de Rivera. La modernización autoritaria (1923-1930)*, Alianza editorial, 2005 ; « L'esprit de la Rotonde », communication faite au colloque international « Paris, ville d'accueil. L'exil espagnol durant les XIX^e et XX^e siècles » (au Colegio de España, Paris, 18-22 avril 2005), à paraître in Madrid, Biblioteca Nueva, en 2007
- Jean-Louis Guereña, *Armée, société et politique dans l'Espagne contemporaine*, Nantes, Editions du Temps, 2003
- Julia María Labrador Ben et al., *La Novela de hoy, la Novela de noche y el folletín divertido. Labor editorial de Artemio Precioso*, Madrid, CSIC, 2005
- Eduardo López Ochoa (Général), *De la dictadura a la república*, prologue d'Ed. Ortega y Gasset, Madrid, Zeus, 1930 et J. Molina, 1930
- Eduardo Ortega y Gasset, *La verdad de la dictadura*, Paris, Juan Durán, 1925

Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne*, Fayard, 1996, p. 679-699

Artemio Precioso Ugarte, *Españoles en el destierro. La vida en Francia de Santiago Alba, Blasco Ibáñez, Sánchez Guerra, Unamuno, E. Ortega y Gasset, Carlos Esplá, López Ochoa, Manteca*, Editorial Vulcano, Madrid, 1930, 315 pages

Miguel de Unamuno, *Romancero del destierro, 1927 ; De Fuerteventura a París, diario, 1925 ; El destierro de Unamuno, 1924.*

NOTES

1. J. L. Guereña, *Armée, société et politique dans l'Espagne contemporaine*, Nantes, Editions du Temps, 2003, p. 148-151 ; *Documentos de historia contemporánea*, Madrid, Ed. Actas, 1996.
2. J. L. Guereña, *op.cit.*, p. 151.
3. M.-C. Chanfreau, in « Espagnols en territoire français de 1813 à 1971 », *Cahiers du Mimmoc*, N°1, février 2006, signale les cas de Buenaventura Durruti, leader des anarchistes, qui avait assassiné le 17 mai 1923 le gouverneur de Biscaye, Gonzalez Regueral, et avait fondé en juillet 1927 la Fédération anarchiste ibérique, et celui de Jover, que les gouvernements argentin et espagnol souhaitaient juger.
4. Editorial Vulcano, Madrid, 1930, 315 pages.
5. Voir l'ouvrage qui vient de lui être consacré : *La Novela de hoy, la Novela de noche y el folletín divertido. Labor editorial de Artemio Precioso*, Julia María Labrador Ben et al., Madrid, CSIC, 2005.
6. Precioso, *op.cit.*
7. « fuera de España no hay política, todos somos españoles ».
8. « es vergonzoso lo que ocurre. ¿Cuántos desterrados de nota hay en París ? Se pueden contar con los dedos de una mano : Alba, Sánchez Guerra, Unamuno, Ortega..., yo. ¿Sabe usted cuántos desterrados italianos hay en Francia ? Millares, millares... Una legión de políticos, otra de catedráticos, otra de periodistas, otra de escritores, otra de soldados de filas... Allí en España todo el mundo aguanta y se resigna ».
9. « yo creo llegado el momento de dirigir un manifiesto al país, un manifiesto del cual usted debe ser primer firmante y yo el último. Con nosotros firmaría Alba, Unamuno, Villanueva, y los demás elementos de solvencia y responsabilidad... se pediría la convocatoria de unas Cortes constituyentes, en las que el país se declararía por la república o la monarquía... »
10. « Esto lo sabemos, mejor que los que no han salido de España, los que, mientras, hemos habitado en el extranjero ».
11. « necesitaba el golpe de estado para salir purificado, para que su verdadera personalidad resplandeciera ... A Alba, le ha servido para vivir en el extranjero, para vivir en Europa, condición que debería ser obligatoria a todo gobernante aunque nunca deba perderse el contacto con las realidades nacionales ».
12. « La aversión que el país, injustificadamente en gran parte, sentía por la política y por los políticos sólo podía curarse con un empacho de tropelías, de inmoralidades, de abusos, de tiranía codiciosa y desenfrenada ».
13. ha logrado ante el país una cosa que los mismos políticos no podían lograr ; la santificación de la política española, que puede servir de modelo en Europa » ; « la Dictadura ... podría ser el comienzo de la regeneración ».
14. « cada día más gustosamente alejado de las páginas españolas de la decadencia, y sin afán ni deseo de volver a mezclarme en sus ingratos episodios ».
15. « Hay que cuidarse, tener salud, para que la hora de la justicia nos coja preparados. Si yo me hubiese amilanado como usted [Precioso], en este momento, ¿qué habría sido de mí ? »

16. « ahora en París, soportando, imperturbable y sonriente, una voluntaria emigración, que dura ya más de seis años ».

17. « estaba en París cumpliendo con su deber de político constitucional y parlamentario, y si el deber era obligatorio, él no estaba allí por su voluntad ».

18. « Yo creo servir a mi país haciendo lo que hago ahora : escribir novelas ».

INDEX

Mots-clés : exil

Index géographique : Espagne

AUTEUR

ELVIRE DIAZ

Maître de conférences et agrégée d'Espagnol, à l'Université de Poitiers, a soutenu sa thèse, « Miguel Mihura (1905-1977), de l'humoriste de presse au dramaturge » en 1994 et sa recherche porte sur les productions culturelles et leurs rapports avec la société et le roman historique. Elle a publié, avec Pascal Duris, « Petite histoire naturelle de la première moitié du XIXe siècle » (Presses Universitaires de Bordeaux, 1987) et ses derniers articles sont « Le règne d'Isabelle II dans La de Bringas (1884) de B. Pérez Galdós » (Les langues Néo-latines, 2002) et « Un républicain chez les Augustins. Le jardin des frères (1927) de Manuel Azaña » dans Figures de la marge, dirigé par H. Menegaldo (PUR, 2002).